



Le Drone

DE L'ANTIPRESSE

N° 8 | 04.03.2018

Une virée en Avignon

La société liquide

Que reste-t-il de l'université?

Le retour du puritanisme

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

Chers lecteurs,

Plutôt que de traiter la riche actualité électorale et géopolitique de ce début mars, j'ai préféré vous emmener dans une rapide visite de la ville d'Avignon. Cela a été pour moi l'occasion de rencontrer «pour de vrai» quelques lecteurs de l'Antipresse – d'en recruter quelques-uns aussi –, et surtout de me rendre compte une fois de plus combien le réseau des gens de bon sens et de bon goût est présent et agissant en France. Même s'il reste discret.

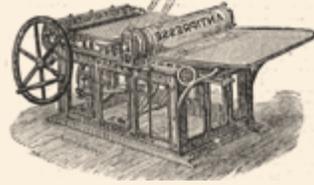
Bonne lecture!

SLOBODAN DESPOT

PS – Nous vous rappelons encore que la campagne d'abonnements papier («Montgolfière» et «Dirigeable») se poursuit jusqu'au 1er avril! Le Drone imprimé commencera de «rouler» sitôt les 500 abonnements papier atteints. Nous vous encourageons à en parler autour de vous.

AGENDA

Avec Le Rayon bleu, Slobodan Despot fait partie de la sélection du Prix des Lecteurs de la ville de Lausanne 2018. La soirée de remise du Prix se tiendra au **Théâtre Vidy-Lausanne mercredi 28 mars 2018 à 19h**. Entrée libre, sur inscription, en indiquant le nombre de personnes à: prixdeslecteurs@lausanne.ch. **Attention:** le nombre de places est limité.



PRÉCÉDENTS NUMÉROS DU DRONE

DRONE 001

- * [Version magazine \(PDF\)](#)
- * [Version texte](#)

DRONE 002

- * [Version magazine \(PDF\)](#)
- * [Version texte](#)

DRONE 003

- * [Version magazine \(PDF\)](#)
- * [Version texte](#)

DRONE 004

- * [Version magazine \(PDF\)](#)
- * [Version texte](#)

DRONE 005

- * [Version magazine \(PDF\)](#)
- * [Version texte](#)

DRONE 006

- * [Version magazine \(PDF\)](#)
- * [Version texte](#)

DRONE 007

- * [Version magazine \(PDF\)](#)
- * [Version texte](#)

[www.antipresse.net/
drone/abonnement](http://www.antipresse.net/drone/abonnement)

Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot. Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net
Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Sous le pont d'Avignon

UNE PROMENADE HIVERNALE ILLUSTRÉE DANS LA CITADELLE DES SCHISMES ET DES HÉRÉSIES.

J'ai enfin vu le pont d'Avignon! Et j'en ai été fort désarçonné. On ne m'avait jamais dit qu'il était effondré. De la voie stratégique du Moyen Âge, s'étirant sur un kilomètre ou à peine moins, ne restent que quatre arches projetant un moignon de tablier sur le Rhône vert et visqueux comme une coulée d'huile d'olive. Quelque part au XVII^e siècle, les crues du fleuve ont eu raison des dix-huit piliers manquants. Nous ne pouvons même plus poser pied sur la station intermédiaire, l'île de Barthelasse, où s'alignaient jadis les échoppes et les guinguettes — et où, pour de vrai, l'on dansait.

Car les historiens vous le diront: on ne dansait pas *sur* le pont Saint-Bénézet, mais *dessous* et tout autour. Quoi qu'il en soit, l'on dansait, et sens dessus dessous!

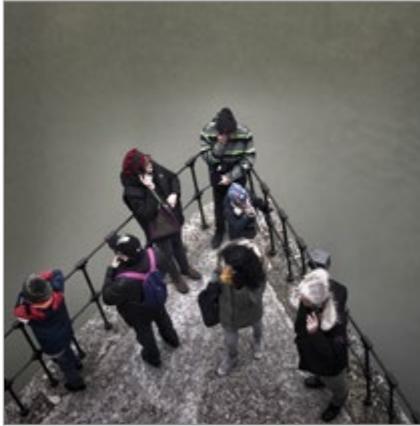
UN ACCUEIL À BRAS OUVERTS

On ne pouvait passer par Avignon sans monter sur cette relique. Nous avons cru l'espace d'un instant qu'on y dansait encore lorsqu'un grand

gaillard tout en noir s'est dirigé vers nous en étendant les bras, comme pour nous étreindre ou entamer un pas de sirtaki. Notre sourire se figea lorsque nous vîmes un détecteur de métal au bout de sa main droite. Il nous invitait simplement, par le geste, à nous mettre en position pour l'inévitable contrôle.

Où avions-nous la tête? Le touriste moyen, désormais, a sans doute été fouillé plus souvent dans sa vie que le plus titré des dealers de quartier. En principe, il connaît déjà les gestes de la soumission: haut les mains, bas la ceinture, et *ouvrez vot'sac siouplé...*

Pour poser pied sur cet ouvrage effondré d'une centaine de mètres et y tirer quelques selfies, il vous en coûtera cinq euros et un scannage humiliant. Les dispositifs de sécurité occupent désormais la première place dans l'antichambre des sites à visiter. Portails, tunnels, fouilles au corps. On comprend mieux le prix exorbitant du billet. J'ai songé au génie des idéologues de la terreur.



Avec quelques *vrais croyants* prêts à biffer leur vie aussi prestement que celle des autres, quelques kilogrammes d'explosifs et quelques armes d'infanterie, on contraint des pays entiers à l'état de siège permanent.

Le système est d'autant plus oppressant qu'il est dérisoire. Si les contrôleurs des aéroports croyaient *vraiment* affronter des menaces, ils ne jetteraient pas sans réfléchir les bouteilles oubliées de coca (ou de nitroglycérine?) dans la poubelle à leurs pieds. S'ils le font, c'est qu'ils savent qu'il n'y a aucun danger. Sinon, ils feraient passer les sujets contrôlés un par un dans un sas de béton pour que leur éventuelle détonation ne puisse tuer qu'eux-mêmes.

Mais qu'advierait-il si nous refusions ce manège sécuritaire? Si, pour notre dignité, nous acceptions de payer une dîme de sang? Probablement rien, à terme. Le sortilège terroriste s'évanouirait de lui-même, et avec lui les sangsues et les marchands de peur qui ont prospéré dans son sillage. Mais ce serait retirer une vertèbre essentielle à l'épine dorsale du système où nous nous sommes laissés enfermer.

Entrons donc dans la danse avec les *Securitas* et leurs détecteurs, et montons enfin sur ce fameux pont. Pour nous assurer que derrière la promesse du rien il n'y a effectivement — rien!

SOMPTUOSITÉS VIRTUELLES

Deux heures plus tôt, nous avons déjà subi le même rituel à l'entrée du palais des Papes. Le personnel

était aimable, comme d'ailleurs sur le fleuve. Avec le billet, on avait droit à un guide. Ou plutôt, à une tablette pourvue d'écouteurs. A chaque nouvelle salle, il fallait scanner une borne et l'on voyait se charger un logiciel de *réalité augmentée* permettant de voir à quoi ressemblait le palais au temps de sa splendeur en faisant tourner panoramiquement sa tablette. Trônes, foyers, armes, coffres, tentures, apparaissent sur l'écran comme par magie. Sans la prothèse électronique, vous ne voyez que des murs désespérément nus avec çà et là des fresques dans un état plus ou moins conservé. La chambre du Cerf — le cabinet de Clément VI —, avec ses multiples scènes de chasse et de pêche, a quelque chose de miraculeux, même sans logiciel.

Nous nous sommes demandé ce qu'il aurait coûté d'employer des artisans pour recopier le mobilier d'époque, fût-ce en trompe-l'œil. Peut-être pas plus cher que cette reconstitution virtuelle et les gadgets électroniques à durée de vie réduite qu'elle implique. Au moins aurait-on pu faire quelques photos-souvenirs, entends-je dire à côté de moi. On l'a bien fait en des lieux moins prestigieux, comme à Falaise, au château de Guillaume le Conquérant. Mais on l'a peut-être fait avant que la Silicon Valley jette son *copyright* sur l'ensemble de notre perception du monde. La surimpression virtuelle n'est pas là pour «augmenter» la réalité: c'est la réalité qui sert de prétexte à l'augmentation (en bourse) du virtuel, à sa célébration.

Les murailles austères du palais d'Avignon fournissaient pour cela un support idéal.

Une seule des salles, dans la séquence du parcours à travers ce monument sombre et altier, était meublée et animée. La dernière. La boutique, avec ses puzzles, ses vins, ses jouets de bois et ses livres illustrés. Là, plus rien de virtuel. Tout était bien éclairé, bien palpable.

Là-haut, dans leur chapelle froide et dépouillée, les gisants d'Anne d'Auvergne et de Louis II de Bourbon doivent parfois faire des abdos sur leurs dalles.

Comme en bien d'autres hauts lieux de l'histoire européenne, j'ai eu l'impression que nous n'étions plus que les gardiens de vaisseaux spatiaux abandonnés par une race étrangère et incompréhensible. On est surpris de découvrir que les notaires et les hôteliers, aux alentours de ces sanctuaires, portent les mêmes noms que des diplomates, des reîtres ou des traîtres qui ont écrit cette histoire dont nous exploitons aujourd'hui les dividendes.

Il était vertigineux de penser que cette même ville accueillit au XIII^e siècle le concile d'Avignon, où fut scellé le sort des Cathares et surtout qu'elle fut le théâtre d'un ébranlement capital du pouvoir en Europe: l'exil des papes de Rome, où la camarilla des grandes familles avait privatisé la papauté à son seul profit.

Les murs d'Avignon renferment le drame éternel de notre civilisation, ce conflit entre légitimité et légalité, qui en Occident se résout toujours



au profit de celle-ci. Car la légalité se décrète ou se fabrique quand la légitimité se cultive et se construit, or l'Occident n'a jamais le temps.

On ne soulignera jamais assez l'importance de cet intérim qui suivit l'élimination des Templiers, où les pontifes furent français (même si de langue d'oc), puis où la chrétienté catholique entra dans ce grand schisme interne qu'elle préfère oublier. Nous n'avons plus la patience ni la culture nécessaires pour saisir les multiples fils de cette trame, ayant en particulier éliminé le paramètre spirituel de notre interprétation du monde. Le grand Jean Raspail nous a pourtant rapproché le tableau jusqu'à nous le faire toucher du doigt avec son poignant roman *L'anneau du pêcheur*, histoire de la reddition du dernier de la lignée des Benoît, perpétuée secrètement jusqu'au XX^e siècle — selon la légende — dans la solitude et la pauvreté des bergeries de Catalogne et de Languedoc. (Il a bien dû sourire, Jean, lorsque le cardinal Ratzinger

reprit le nom d'un ex-pape d'Avignon et réinstaura le port de l'anneau!)

**«L'ENFER, QUE NOUS
PORTONS EN NOUS...»**

Mon guide dans ce périple avignonnais était un jeune homme ardent et révolté. Fabien est professeur du lycée, il connaît bien l'histoire de sa région, mais c'est comme s'il ne parvenait plus à s'y connecter. Dans les ruelles antiques, les cours charmantes, les magnifiques jardins du Palais, il ne pensait qu'à l'ici et maintenant. Il me décrivait sa ville comme un désert en voie de dessiccation finale.

Les abords de la citadelle étaient criblés de chantiers:

«On nous creuse un tram, maintenant.

— C'est plutôt bien, non?

— Pour quoi? Pour permettre aux consommateurs de rejoindre plus facilement les supermarchés des faubourgs? Et achever de ruiner les commerces de la vieille ville? Ou pour faciliter l'entrée à la zone?»

De fait, j'avais remarqué en arrivant que les centres commerciaux cernaient la ville forte comme les camps romains le village d'Astérix. J'avais remarqué aussi, en plein centre ville — on était samedi — une population jeune et errante qui

ne devait contribuer ni au chiffre d'affaires ni à l'élévation culturelle de la cité. La culture en Avignon? Pour Fabien, c'était déjà une carte postale *vintage*.

«Bien sûr, on a le festival. Enfin, pour les intellos-bobos qui comprennent les choix d'Olivier Py, le directeur. Ces temps-ci, on nous bourre le programme de sujets transgenre. Pour les gens normaux, reste le festival *off* et la télé. Quant aux jeunes, mis à part leurs écrans, plus rien ne les mobilise. Peut-être pas même la délinquance.»

Grand lecteur, il me parlait de ses élèves avec effroi. «Leur faire lire du texte continu, et sur papier, est devenu impossible. L'écran n'est plus un accessoire, c'est devenu un organe corporel.

Plus personne ne peut les en séparer.»

Et les quelques bons élèves, avec des intérêts personnels? «Noyés dans la masse. Obligés. Le conformisme est total.» Il me parla des notes passables qu'on doit désormais attribuer par devoir et non pour mérites, au risque de se faire recadrer. Des jeunes agités sur qui l'institution n'a plus aucune autorité, ni n'essaie de la rétablir.

Venant de Suisse, j'étais de toute évidence un confident avec qui l'on



pouvait se laisser aller. Sur le parvis du palais, le jeune professeur m'a confié une chose qui m'a frappé, particulièrement dans ce lieu d'histoire.

«Ils sont déjà dans la post-humanité. Nous ne comprenons pas leur langage, ils se fichent totalement de nos valeurs, ils ne voient même pas ces trésors au milieu desquels ils vivent. Mais, quoi qu'il arrive, tout ceci sera à eux demain. Ce qu'ils en feront? Mystère.»

Je lui parlai d'Albert Caraco — qu'il ne connaissait pas — de sa «masse de perdition» et des visions d'apocalypse qui émaillent son *Bréviaire du Chaos*. La dissonance entre les pierres chaudes de l'héritage et le béton froid bourgeonnant de la modernité m'avait rappelé les terribles litanies albertiennes.

«L'Enfer, que nous portons en nous, répond à l'Enfer de nos villes, nos villes sont à la mesure de nos contenus mentaux, la volonté de mort préside à la fureur de vivre et nous ne parvenons à discerner laquelle nous inspire, nous nous précipitons dans les travaux recommencés, la démesure nous possède et sans nous concevoir nous-mêmes, nous bâtissons toujours.»

Rien de ce qui survient ne doit nous surprendre, ayant été annoncé. Mais quand on est aux avant-postes, comme les professeurs de lycée, ce doit être dur à «gérer» au quotidien, comme diraient les technocruistes.

LE CODE CLANDESTIN

Je n'aurais pas mentionné cette

confiance si elle n'avait pas été une sorte de fil rouge dans mes entretiens avec les personnes cultivées d'Avignon. Car Fabien n'était pas là pour me guider à travers la ville, ni à travers les cercles de l'enfer scolaire. Il avait aidé à organiser ma venue dans une chaleureuse librairie de la vieille ville, les Genêts d'Or de Bernard da Costa. Je devais y parler de mes romans en fin d'après-midi, puis dédicacer quelques ouvrages. J'y ai vu se rassembler une petite foule improbable sans profil ni sociologie, réunie par un mot de passe qui commence désormais à m'être familier: la résistance *esthétique* au ratorium qui vient. J'ai commencé, en attendant les retardataires, par lire quelques pages prises au hasard dans *Rétif de la Bretonne*, pour nous rincer du sous-français barbare des médias et des auteurs à la mode. J'ai poursuivi en essayant de montrer que la littérature est une apiculture: qu'elle fait son miel avec toutes les scories de l'existence qu'on préfère abandonner sur les bas-côtés. Je me suis senti suivi et approuvé dans ce paradoxe. Puis nous sommes allés tous ensemble boire un coup de côtes-du-rhône au bouchon d'à côté et la foi est revenue. L'Avignon des papes et des théâtres transsexuels, des hérétiques et des sauvagions, des chantiers et des *shopping malls* métastatiques, était déjà entré dans mon cœur d'éponge. Encore un point de chute sur cette terre où, vagabond aux racines tournées vers le ciel, je me sens parfaitement chez moi.

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Érysichthon et la société liquide

« CAPITALISME, DÉMESURE ET AUTODESTRUCTION », TEL EST LE SOUS-TITRE DU LIVRE D'ANSELM JAPPE, *LA SOCIÉTÉ AUTOPHAGE*, DANS LEQUEL L'AUTEUR ASSOCIE PSYCHANALYSE ET MARXISME POUR NOUS DÉCRIRE UNE SOCIÉTÉ – LA NÔTRE – EN PLEINE MUTATION ANTHROPOLOGIQUE RÉGRESSIVE.

La psychanalyse freudienne, dans son approche individuelle, m'a toujours laissé sceptique (euphémisme). Sans entrer dans les détails de cette aversion profonde, je soulignerai juste qu'outre le déterminisme qu'elle recèle, elle affirme – comme le libéralisme – que la pulsion est par nature égoïste et ne vise que sa propre satisfaction, et débouche finalement sur une invitation faite aux hommes à se contenter du « malheur ordinaire » que représentent la famille et le travail. Pas très réjouissant comme perspective! La psychanalyse appliquée au collectif, aux sociétés, offre en revanche des pistes de réflexion et de compréhension souvent intéressantes. J'en prendrai pour exemple *Psychologie de masse du fascisme*, de Wilhelm Reich [1] (publié en 1933, « Petite Bibliothèque Payot », 1998).

Autre idéologie (puisque je tiens la psychanalyse pour une forme d'idéologie, au mieux) dont je me suis toujours tenu éloigné: le marxisme. Certes, je reconnais à Marx une pensée analytique de premier plan. Mais au-delà, les conclusions qu'il en a tirées et ce qu'en ont fait ses héritiers, à commencer par Lénine, montrent bien qu'il ne suffit pas de

bien *comprendre* pour bien *agir*. On remarquera d'ailleurs qu'à l'occasion des deux cents ans de la naissance de Karl Marx qui seront célébrés cette année, il connaît un retour en grâce, y compris venu de rangs inattendus: Patrick Artus, économiste et directeur de la recherche économique pour la Banque Natixis a ainsi écrit dans une étude pour cette banque parue début février que: « *La dynamique du capitalisme est aujourd'hui bien celle qu'avait prévue Karl Marx* ». Où va se nicher le néomarxisme, quand même!

Tout cela peut vous dire que le cocktail psychanalyse/marxisme [2] appliqué à l'étude de notre « société liquide » peut prendre un tour très intéressant. Précisons d'abord que le concept de « société liquide » a été créé en 1998 par le sociologue d'origine polonaise Zygmunt Bauman (1925-2017) pour remplacer celui de « postmodernité », pour marquer l'opposition avec la « société solide » qui l'a précédée. Pour résumer: si dans la société solide l'équilibre entre sécurité et liberté penchait en faveur de la première, avec la société liquide, la liberté (individuelle) est triomphante, dérégulée et privatisée. Recherche de la jouissance, (sur)

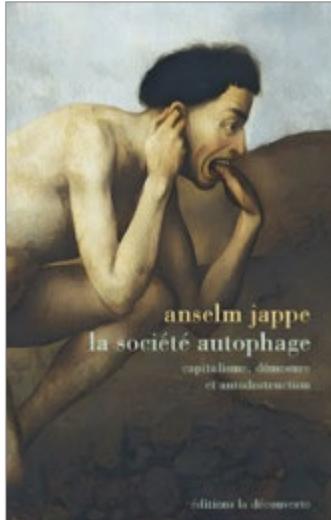
consommation, liberté individuelle forment le cœur de la société liquide. L'homme, devenu lui-même objet de consommation, est désormais jetable, comme tout objet [3].

Le livre d'Anselm Jappe, *La société autophage* (La Découverte, 2018), s'ouvre et se ferme sur un mythe grec peu connu, celui du roi Érysichthon. Ce fils de Triopas, devenu roi de Thessalie après en avoir chassé les autochtones, voulut abattre un gigantesque chêne sacré, avec l'aide de ses serfs, pour en faire un plancher. Déméter, la déesse des moissons à qui cette forêt était consacrée lui apparut et lui demanda d'y renoncer. Érysichthon lui répondit avec mépris, et ses serfs prenant peur, il trancha la tête de l'un d'eux. Il abattit l'arbre, malgré le sang qui en coulait et la voix qui en sortait pour lui annoncer un châtement. Déméter lui envoya la Faim personnifiée qui pénétra son corps. Il fut saisi d'une fringale que rien ne pouvait plus apaiser. Le récit d'Ovide qui relate ce mythe dans les *Métamorphoses* se termine ainsi: «[...] lorsque la violence de son mal eut épuisé tous les aliments/et eut donné de nouvelles pâtures à sa pénible maladie/il déchira lui-même ses propres membres, se mit à les arracher/en se mordant, et le malheureux se nour-

rit de son corps en se mutilant». Ce mythe est une métaphore du capitalisme contemporain, dans lequel le narcissisme (secondaire [4]) a remplacé les névroses. Anselm Jappe développe la théorie selon laquelle l'«histoire psychique» du capitalisme a connu deux phases dans ses deux cent cinquante dernières années: une première phase «œdipienne»,

marquée par des structures autoritaires et un surmoi très visible et très masculin; une seconde, «narcissique», dont il situe l'émergence dans les années 1920, dans laquelle la libération de l'individu, avec la disparition de l'autorité, va déboucher sur une forme d'aliénation.

Mais l'auteur situe le «basculé» dans l'ère capitaliste bien plus tôt: fondée dès ses origines sur la valeur, l'argent et le travail «abstrait»[5], la société capitaliste apparaît dès le XIVe siècle, lorsque l'argent est devenu peu à peu la médiation principale. Une nouvelle étape est franchie au XVIIe siècle avec les révolutions scientifiques, et une troisième au XVIIIe avec la révolution industrielle. La notion d'*homo œconomicus*, apparue en Grande-Bretagne dans le courant du XVIIIe siècle [6], s'appuie sur une conception nouvelle: le gain matériel est désormais érigé en but en soi, et



la vocation de l'être humain n'est dès lors plus d'être vertueux, mais d'accumuler des richesses. La nostalgie fréquemment rencontrée, notamment à gauche, d'un capitalisme industriel prétendument «sain» par rapport au capitalisme financier qui lui a succédé dans les années 1940, est sans fondement: l'«hypercapitalisme» contemporain n'a fait que développer ce qui était déjà présent dans les phases antérieures du capitalisme, dès ses origines.

Ce qui s'est modifié, c'est que *«la vie postmoderne consiste à faire du bonheur individuel le but de la société. On ne demande plus à l'individu de se sacrifier pour les intérêts du collectif, et c'est bien la satisfaction des désirs, et non l'accomplissement du devoir, qui est proposée comme règle générale de la vie [...]»*. La jouissance a remplacé le désir; l'image s'est substituée au mot; l'«événement» a succédé à l'«expérience»: *«On n'achète plus une paire de chaussures pour ses qualités, mais pour les émotions qu'elle est censée représenter.»* L'individu est infantilisé, son égoïsme alimenté et *«La négation de l'autre, poussée à l'extrême, devient négation de soi-même [7]»*.

S'il ne prétend pas apporter de «solutions», dans sa démonstration Anselm Jappe a le grand mérite de mettre en perspective la philosophie, la psychanalyse, la sociologie, la science politique, l'économie pour nous donner une grille de lecture et

de compréhension à la fois riche et multiple. Et malgré les apparences, il reste d'une lecture accessible, se faisant fort d'appliquer le conseil de Schopenhauer: *«Qu'on utilise des mots ordinaires pour dire des choses extraordinaires»*.

NOTES

1. Wilhelm Reich (1897-1997): ses désaccords avec Freud lui valurent d'être exclu de l'Association Psychanalytique internationale en 1933.
2. «Cocktail» qui fut d'abord élaboré par l'École de Francfort, et en particulier par Max Horkheimer et Theodor W. Adorno (*La dialectique de la raison*, 1947, Éditions Gallimard, collection «Tel», 2008).
3. Zygmunt Bauman, *La vie liquide* (Fayard, collection «Pluriel», 2010).
4. Si le narcissisme «primaire», dont chaque être humain est doté à la naissance, disparaît naturellement quand l'enfant grandit, le narcissisme «secondaire», qui peut être positif ou négatif, apparaît plus tard chez certains individus.
5. Marx appelle ainsi le temps de travail dépensé sans considérations pour le contenu: deux marchandises, pour différentes qu'elles soient, possèdent la même valeur si le même temps, et donc la même quantité d'énergie humaine, a été nécessaire pour leur production.
6. Avec Locke, Hume et Smith, notamment.
7. Georges Bataille, «L'homme souverain de Sade», Étude II in *L'Érotisme* (1957, Éditions de Minuit, collection «Reprise»-2676-1-1-0-1.html), 2011)

ENFUMAGES par Eric Werner

Que reste-t-il de l'université?

TOUT PASSE, TOUT COULE, DISAIT HÉRACLITE. MAIS IL Y A UNE EXCEPTION: LES MOTS DE LA LANGUE. TRÈS RELATIVE, IL EST VRAI. AVEC LE TEMPS, LES MOTS EUX-MÊMES FINISSENT PLUS OU MOINS PAR PASSER. ILS PASSENT ET SONT ALORS REMPLACÉS PAR D'AUTRES. MAIS MOINS VITE. IL Y A PLUS DE PERMANENCE DANS LES MOTS DE LA LANGUE QUE DANS LA RÉALITÉ QU'ILS RECOUVRENT.

D'où, parfois, le fait que certains mots sont décalés par rapport à cette réalité. On croit qu'ils désignent certaines choses alors que les choses en question, soit ont purement et simplement disparu, soit se sont transformées au point de devenir complètement *autres* par rapport à ce qu'elles étaient précédemment. On croit qu'on parle des mêmes choses, alors qu'en fait non: elles n'ont plus rien à voir. On le voit par exemple avec l'État. L'État s'appelle aujourd'hui toujours l'État, mais la réalité que ce mot recouvre n'a plus grand-chose à voir avec celle qu'il recouvrait autrefois. C'en est une autre très différente. Les gens s'en rendent plus ou moins compte, mais plus ou moins seulement. Ils sont donc souvent déçus dans leurs attentes, ce qui est normal puisque l'État qu'ils imaginent (protecteur, pacificateur, redistributeur, etc.) n'a plus rien à voir avec la réalité.

On pourrait en dire autant d'autres institutions comme les églises. Nous en avons touché un mot dans notre précédente chronique.

Ou encore des universités. Parlons un peu des universités. Là encore, l'Université s'appelle toujours

l'Université, mais l'Université telle qu'elle fonctionne aujourd'hui, n'a là non plus grand-chose à voir avec ce qu'on appelait ainsi autrefois (vers 1950 encore). Le mot subsiste, non la chose. Le métier de professeur s'est en particulier sensiblement transformé. Ce métier était autrefois caractérisé par la *scholè*, le loisir studieux. La *scholè* était ce qui permettait de faire de la recherche, d'écrire des livres. Car un professeur était avant tout quelqu'un qui écrivait des livres. Il menait une vie retirée, bien sûr aussi sédentaire, entièrement vouée à l'étude. C'était une sorte de moine laïc. Or, depuis une quarantaine d'années, la *scholè* s'est réduite «comme peau de chagrin» [1]. Le professeur n'est plus du tout aujourd'hui un moine laïc, il mène la même vie exactement que ses contemporains. Il participe à des travaux de commissions, passe une bonne partie de sa vie dans les aéroports, etc. Il est en proie au stress, n'échappe pas toujours au burn-out, etc.

Cette évolution n'a rien en elle-même de mystérieux. Il faut y voir une simple conséquence de l'alignement de l'institution académique



sur le fonctionnement d'ensemble de la société néolibérale, fonctionnellement marqué par la densification du temps, la compétition à outrance, l'assujettissement aux lois du marché, etc.

Dans un entretien au *Figaro* en 2015, l'historien Patrice Gueniffey observait: «On a créé des critères inadaptés pour évaluer les carrières des universitaires, notamment en dévalorisant le livre au profit de l'article hyperspécialisé, si possible dans une revue anglo-saxonne (...). Cela n'a aucune raison d'être, si ce n'est la peur de ne pas apparaître dans les classements mondiaux. Il faut produire des articles et des colloques à la chaîne. C'est l'effet de masse qui compte, la bibliométrie» [2].

DES PUBLICATIONS EN CASCADE... POUR QUELS LECTEURS?

Trois ans plus tôt, en 2012, le philosophe Peter Sloterdijk se montrait plus sévère encore: «De plus en plus de textes sont écrits pour n'être jamais lus» [3]. Et de fait, personne ne les lit jamais. Personne ne les lit jamais parce que, tout simplement, ils sont *sans intérêt*. Ils ont le plus

souvent été écrits dans l'urgence, à la hâte. Or cela se voit. Beaucoup sont également répétitifs. Les auteurs se copient eux-mêmes, ou pire encore copient des collègues. Ce n'est pas en vain que les affaires de plagiats se sont multipliées ces dernières années dans le milieu universitaire [4]. Ces affaires pourraient passer pour anecdotiques, mais à tort. Elles sont au contraire symptomatiques de la dégradation actuelle des conditions de travail à l'Université, dégradation marquée par le fait que les universitaires ne disposent plus aujourd'hui du calme et de la sérénité requis pour se concentrer sur leur travail de recherche et ainsi accoucher d'une pensée réellement personnelle.

Car s'il est quelque chose qui caractérise la pensée personnelle, c'est bien qu'elle n'obéit pas aux lois du marché!

On décrit ici une tendance générale. Or, bien sûr, il y a des exceptions. Un certain nombre d'universitaires ignorent «des articles et les colloques à la chaîne». Ils publient des livres qu'on lit et non des articles «hyperspécialisés» que «personne ne

lit). Mais ces exceptions sont rares. Comme le relève le philosophe Christophe Bouton, *«la recherche exige un horizon temporel indéfini: on sait quand elle commence, mais on ne sait jamais exactement quand elle va finir, précisément parce qu'on ne connaît pas à l'avance ce qu'on va découvrir. En situation de pénurie temporelle, elle devient un investissement aussi coûteux qu'aléatoire»* [5]

Coûteux, en particulier, en termes d'apparition dans les «classements internationaux». Autrement dit de carrière.

LA MATRICE DU CONFORMISME

Dans son dernier livre, Emmanuel Todd relève que l'Université est aujourd'hui «un des pôles les plus conformistes de la société». Il cite en exemple le «*conformisme internationaliste*» des universitaires, leur «*acceptation du libre-échange qui détruit les ouvriers*», leur «*tendresse pour une immigration sauvage qui nie, au fond, la nécessité d'un territoire stable pour que la démocratie fonctionne*» [6]. On pourrait aussi citer l'idéologie du genre. Ce conformisme reflète pour l'essentiel l'alignement de l'Université sur le fonctionnement d'ensemble de la société néolibérale. Il en est l'expression idéologique. Sauf, bien sûr, qu'il contribue à l'accroître encore. C'est un processus cumulatif.

On était habitué jusqu'ici à ce que le lieu privilégié de la recherche soit l'Université. Il est à prévoir que ce sera de moins en moins le cas à l'avenir. Il n'y a pas à s'en lamenter, juste à le constater. Tout comme on constate que la vie chrétienne se vit beaucoup plus aujourd'hui à l'extérieur des Églises dites chrétiennes qu'à l'intérieur. Ou que beaucoup de choses que faisait autrefois l'État ne sont plus aujourd'hui faites par l'État mais par d'autres ayant pris le relais de l'État (l'individu lui-même, notamment). La chose divorce du mot, la fonction de l'organe dont elle était originellement la fonction. Il en va de même en l'occurrence. Dois-je ici préciser que quand je parle de recherche, je l'entends au sens d'activité libre et désintéressée: intrinsèquement et par principe non-conformiste, donc.

NOTES

1. Christophe Bouton, *Le Temps de l'urgence*, Le Bord de l'eau, 2013, p. 88.
2. *Le Figaro*, 5 novembre 2015.
3. *Le Monde*, 29-30 janvier 2012.
4. Cf. p. ex. *Le Monde*, 11 novembre 2010, 26 janvier 2011, 2 mars 2011, 3 mai 2012, etc.
5. Christophe Bouton, *op. cit.*, p. 92.
6. Emmanuel Todd, *Où en sommes-nous. Une esquisse de l'histoire humaine*, Seuil, 2017, p. 340-341.

Passager clandestin

Nathalia Brignoli: Quand la libération aboutit à son contraire

NOTRE DÉSINVITÉE DE L'ANTIPRESSE N° 105 REVIENT AVEC UNE SYNTHÈSE DE CES «BELLES IDÉES» DU TEMPS QUI NOUS CONDUISENT TOUT DROIT À UNE SOCIÉTÉ POLICIÈRE. NATHALIA L. BRIGNOLI EST L'AUTEUR D'UNE ENQUÊTE REMARQUABLE SUR LES RAPPORTS HOMMES-FEMMES À NOTRE ÉPOQUE: LE CHAOS DE LA SÉDUCTION MODERNE (ÉD. FAVRE).

LE CORPS, LA LIBERTÉ ET LE DÉSIR: 1970-2018. CHRONIQUE D'UN PURITANISME ANNONCÉ

Depuis l'émancipation féminine, les femmes ont connu un véritable bouleversement. Libération sexuelle, couple, travail, rapport au corps, rien n'a échappé à ce changement. Or ce que l'on nomme progrès et libération ressemble à une nouvelle tyrannie. Petit retour en arrière et du côté des militantes du nouvel ordre moral «Libérons la parole», hashtag #Balance-TonHypocrisie.

De façon incontestable, les années 1970 ont tracé les chemins de la liberté pour les femmes. D'une part en les libérant du carcan du mariage bourgeois, grâce à l'influence des premiers courants féministes, et d'autre part par le droit à l'avortement, qui instaura le droit à disposer librement de son corps et du contrôle de la procréation. Dans notre société occidentale, la plupart des femmes



bénéficient de ces droits obtenus: après le droit de vote, la contraception, l'IVG, et l'accès massif au travail.

LIBERTÉ ET TRANSGRESSION

Dans les années 1970, on voulait changer le monde et la société: on prônait la liberté totale du corps, qui devait servir avant tout à l'expérimentation et à la jouissance; on s'autorisait tout et n'importe quoi, du moment qu'on y trouvait du plaisir, aidés par la musique et d'autres substances en vogue. (...)

Ceci est un article en libre accès.
Vous pouvez en lire l'intégralité en
ligne ici:

<http://tinyurl.com/ycallcfs>

TURBULENCES

SUISSE | La poste est-elle à son poste?

Pourquoi la Poste suisse assiste-t-elle avec tant de complaisance le géant Amazon dans son projet de faire main basse sur le commerce de détail helvétique? Jusqu'ici, les médias de grand chemin et le monde politique ont été remarquablement discrets sur cette étrange alliance. En revanche, le sujet a été abordé dans l'Antipresse à plusieurs reprises («La Poste suisse comme cheval de Troie» n° 104, «Pourquoi tant de faveurs postales?» n°109, «Le fleuve Amazon», enquête de Fernand Le Pic, n° 113)). Notre Cannibale lecteur, Pascal Vandenberghe, vient de publier dans *Le Temps* une tribune qui commence à faire réagir la somnolente opinion helvétique. Il y pose notamment la question de fond de la mission réelle de cette institution:

«La Poste est une société anonyme de droit public, dont le seul actionnaire est la Confédération. C'est le Conseil fédéral qui fixe ses objectifs stratégiques. Première question: lesdits objectifs prévoient-ils que le développement de l'activité de

La Poste puisse se faire au détriment de l'économie suisse? Amazon n'occupe aucun emploi en Suisse, et n'y paie ni taxes ni impôts d'aucune sorte. Contrairement aux acteurs de l'économie suisse, sur qui cette concurrence accrue aura à n'en pas douter des effets négatifs. Cela correspond-il à une «mission de service public»?

RUSSIAGATE | L'aveu de la CIA

FAKE NEWS | Quand on confond Ghouta avec Gaza...

PÉDOPHILIE | Tel est pris qui croyait prendre

IDÉES | Quand Emmanuel Todd se lâche

CENSURE | Le web, dernier refuge du vrai débat?

log.antipresse.net Un observatoire du monde réel.

Pain de méninges

LE RÈGNE DE LA CONNERIE

«Toutes les classes dominantes du passé ont eu au moins l'intelligence de comprendre que dans la mesure de leurs moyens, elles n'avaient *pas intérêt* à répandre la peste, la lèpre, la tuberculose, etc. Parce qu'elles en seraient aussi touchées. La classe dominante actuelle a répandu la non-pensée, le *look spectaculaire*, la connerie. Et elle est touchée elle-même d'une manière terrible: bêtise des "décideurs".»

— Guy Debord, projet de dictionnaire (non réalisé), *in Lire Debord* (L'Echappée, Paris, 2016, p.184-185)